DISCOURS
PRONONCÉ PUBLIQUEMENT,
LE 4 DÉCEMBRE 1791,

A l'ouverture des Écoles de la Faculté de Médecine de Paris, dans lequel on prouve qu'établir un enſeignement uniforme pour tous ceux qui ſe destinent à l'Art de guérir, selon le Plan du Comité de Salubrité de l'Assemblée Nationale Constituante, c'est agir au préjudice de l'humanité.

Par M. PETIT-RADEL, Profeſseur de Chirurgie, en langue Française.

A PARIS,

Chez { FROULLÉ, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, n°. 39.
LECLERE, Libraire, rue Saint-Martin, près celle aux Ours, n°. 254.

1792.

On trouve chez le même Libraire et du même Auteur, l'Essai sur le lait, considéré médicalement sous ses différens aspects, in-8°. ; et l'Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain, Ouvrage orné de Planches gravées en Taille-douce, et traduit de l'Anglais du D. Cruikshank, in-8°.

AVANT-PROPOS.

Ce Discours devoit avoir le sort de ceux qu'on prononce tous les ans dans nos Écoles, celui de rester dans le Porte-feuille de son Auteur, tant qu'il auroit vécu. Cependant comme il renferme quelques idées qui pourroient servir dans ce moment où l'enseignement dans l'Art de guérir, est prêt d'éprouver une révolution, j'ai cru devoir lui donner une plus grande publicité que celle qu'il a eu dernièrement par le débit, en le livrant à l'impreſſion. Le style devant en être oratoire et didactique, je n'ai pu étendre mes preuves, comme dans un Ouvrage particulier ou moins astreint aux règles de l'élocution, on peut entrer dans des détails, sans encourir le risque de devenir fastidieux. La pre-

mière Partie offre le tableau de la naissance et des progrès de l'Art de guérir; on y voit comment s'est fait le partage des différentes branches qui en sont issues, et les progrès que la Chirurgie doit à ceux qui se sont livrés à l'étude et à la pratique de chacune d'elles. On trouve dans la seconde, un corps de preuves tendant à établir combien seroit préjudiciable à l'humanité, une uniformité dans l'enseignement, pour ceux qui se destinent à la Pratique de l'Art. Puisse leur exposé, dans la conjecture actuelle, donner lieu à des décisions utiles, unique but que l'amour du bien public m'a fait envisager!

PREMIÈRE PARTIE.

I.

L'ART de guérir, fils du Temps, de l'Observation & de l'Expérience, n'a été dans son enfance, qu'un art de prestiges, d'erreurs & de tromperies, jusqu'à l'époque où parut Hippocrate, qui en posa les premiers fondemens. Dans les temps les plus reculés, où vivant frugalement, on n'avoit pas encore imaginé ces moyens d'user, pour ainsi dire, son existence, en multipliant ses plaisirs; l'homme, beaucoup moins exposé aux causes des maladies, qui par la suite l'ont assailli de toutes parts, s'adressa d'abord à la Divinité pour éloigner des maux qui ne pouvoient que la lui rendre insupportable. Ainsi Hermès, Apollon & Esculape, eurent leurs offrandes dans les différentes contrées de la Grèce; & leurs Prêtres, se disant leurs Interprêtes, se conservoient les deux plus puissans moyens de gouverner les hommes, que l'ignorance & la superstition rendaient dociles. Mais bientôt ce moyen de peindre la pa-

role avec des traits qui en rappellent toute l'énergie ; l'art d'écrire vînt apporter d'autres idées, et éclaira la Pratique d'une lueur toute nouvelle. Elle qui n'étoit alors fondée que ſur les traditions vagues, incertaines, arbitraires, des premiers hommes, prit dès-lors un tout autre aſpect. On impoſa dans la plupart des Temples, à ceux qui alloient demander des ſecours, de venir remercier la Divinité, ſi elle leur étoit favorable, en apportant des tables votives où devoient être inſcrits le genre des maladies qu'ils avoient eues, & les remèdes dont ils avoient obtenu du ſuccès. Ainſi au rapport de Galien & de Pline, le Temple de Memphis en Egypte, devint le principal dépôt de ces tables ou regiſtres ſalutaires. On les y gardoient avec d'autant de ſoin que s'ils euſſent été les Annales de la Nation. On les laiſſoit parcourir à ceux qui avoient intérêt de les conſulter, & les Hyerophantes, à la garde deſquels ils étoient laiſſés, en furent dès-lors regardés comme les meilleurs interprêtes ; ainſi les Dieux qu'on croyoit envoyer tous les maux, dans leur colère, furent long-temps les Génies tutélaires, à qui on demanda les moyens de les éloigner, après avoir brûlé aux autels l'encens qu'on préſumoit devoir les appaiſer. Inſenſiblement, leurs Miniſtres intéreſſés, faiſant cauſe

commune avec eux, firent de l'Art une pratique de myſticité, à laquelle la crédulité de l'homme, & ſon amour pour la vie donnèrent de plus en plus de la ſtabilité. Enfin les Aſclepiades en fondant leurs écoles, formèrent en même temps un Code où les bons & les mauvais ſuccès furent conſignés avec ce ſcrupule religieux qui convenoit pour un bien qu'ils regardoient comme leur propriété. Ce fut ſous eux que l'Art parvint à acquérir une certitude & une évidence telles qu'on le regardoit déjà comme une profeſſion la plus propre à contribuer au bonheur de l'humanité. On conçut dès-lors la néceſſité d'en diviſer la pratique; ou pour parler plus vrai, chacun ſe ſentant plus de propenſion ou de facilité pour un genre d'exercice, s'y borna; & s'en tint à une routine qui, ſi elle n'étoit pas guidée par une théorie lumineuſe, avoit du moins le ſuccès pour baſe. Cependant il y eût, dès ces temps, de ces Génies aſſez vaſtes pour ſaiſir les points généraux & particuliers de doctrine, & les mettre également en pratique. De ce nombre fut Hippocrate, qui embraſſa l'Art dans toute ſon étendue, & qui ſe rendit immortel non-ſeulement par les Elèves qu'il forma, mais encore par ſes écrits ſublimes; minière inépuiſable d'où l'on a pris les principaux dogmes de Pratique

tant en Médecine qu'en Chirurgie. Cet Auteur n'a point traité chaque matière didactiquement, comme ceux qui venus long-temps après lui, & plus riches en moyens qu'en fonds, n'ont visé qu'à faire un Corps de doctrine, & à l'appuyer sur la syllogistique. Mais tout ce qu'il a cru important à développer, l'est à un tel point, que si ses successeurs eussent entrepris la même tâche, s'ils n'eussent point choisi la même forme, eussent du moins pris les mêmes matériaux. Nous renvoyons pour prouver cette assertion, au Traité *De vulneribus capitis*, où l'Observateur trouve tant de faits propres à établir la plus saine doctrine qu'on ait actuellement sur ce genre de lésion; aux Traités *De vulneribus & fistulis*, qui sont des chefs-d'œuvre de pratique & d'observation. Erasistrate, Hérophile, Thémison & Thessalus, qui vinrent après lui, cultivèrent particulièrement la Chirurgie; ils n'écrivirent cependant point sur cette partie; tout ce qu'on a d'eux, on le doit à Galien, qui dans différens endroits de ses Ouvrages, offre l'état où étoit l'Art de guérir avant lui; & tout ce qu'il importe à savoir relativement à ceux qui le pratiquèrent.

Rome alors commençoit à jetter les fondemens de sa splendeur: ses conquêtes, en lui ame-

nant des richeſſes, lui amenèrent auſſi le luxe qui les accompagne,et tous les talens qu'il alimente. C'eſt le propre des grandes Villes de réunir ce qu'il y a de plus recommandable & de plus mépriſable dans chaque profeſſion, & notamment dans l'Art de guérir. Les uns riches de leur propre fond, et devant tout à eux-mêmes, n'ont qu'à paroître, le ſuccès ſuit leurs pas, parce qu'ils ſont appuyés ſur des connoiſſances qu'on ne ſauroit leur conteſter. Les autres, dénués de tout moyen effectif, prennent des routes détournées, cherchent à fixer l'attention par leur ſomptuoſité & leurs flatteries, piége où les hommes ſe ſont toujours laiſſés prendre. Rome offroit à ce ſujet le même ſpectacle que préſentoit naguères la Capitale de l'Empire François; on ſe contentoit des apparences du ſavoir, & le vrai Savant reſtoit ignoré : c'eſt ce dont Galien ſe plaignoit expreſſément à Epigène, & avec les mêmes traits qu'il eut employés s'il eût vécu ici. L'eſpérance de s'enrichir attiroit ſur les rives du Tibre, le plus grand nombre desPraticiens Grecs, qui étoient peu ſcrupuleux ſur les moyens de parvenir. La concurrence fut grande, & chacun s'adonnant au genre de pratique qui lui rapportoit le plus, parvenoit ſans aucun moyen foncier, à une réputation bien éloignée d'être un jour à l'Art de quelqu'utillité. Ainſi ſe

formèrent insensiblement dans la Capitale de l'univers, ces Praticiens isolés, qu'on désigna sous les noms de *Vulnerarii*, *Ophtalmiatri*, *Chirurgi*, *Veterinarii* & autres dont l'histoire ne nous a pas conservées les dénominations, & tels on en voit encore aujourd'hui n'être qu'adonnés au traitement des hernies, des affections relatives à la bouche, aux pieds, & autres; sous les différents noms d'Herniaires, de Dentistes & de Pédicures. Quoique les Auteurs Grecs & Latins, ceux sur-tout qui ne faisoient point profession de la Médecine, ayent la plupart désigné toutes les personnes qui exerçoient ces états sous le nom de Médecins; cependant en considérant l'attention qu'ils ont d'appliquer à ce nom générique, un autre qui en bornât l'acception; on voit qu'ils n'ont jamais pensé à reconnoître en elles autant d'individus qui méritâssent les égards & la considération qu'on accorde aujourd'hui à ceux qui par leur éducation soignée & leurs hautes connoissances, ont mérité cette qualification. Ainsi quoiqu'ils renfermâssent, sous la dénomination générale d'Ἰατροὶ & de *Medici* ceux qui se livroient à la pratique des différentes branches de l'Art de guérir, ils ne confondoient pas pour cela les professions entr'elles. Ecoutons sur ce sujet ce que dit M. Goulin, ils n'avoient, observe

ce Savant en parlant des Anciens, qu'un seul terme pour désigner l'homme qui guérit, celui d'Ι'ατὴρ ou Ι'ατρος, dont la signification n'est point équivoque, mais qui n'indique point les moyens employés pour parvenir à la guérison. Ce mot revient souvent dans Homère, & l'on n'en voit point d'autres dans les Poëtes ni dans les Historiens qui ont écrit depuis jusqu'à Plutarque, c'est-à-dire l'espace de dix siècles. Il signifioit celui qui traite, qui guérit les maladies, quelque fut le moyen qu'il employât, la Diéte ou la Chirurgie. Le mot Diéte avoit une signification fort étendue; il se disoit non-seulement du régime à l'égard des alimens & de la boisson; mais encore à l'égard de l'exercice, du sommeil, de la veille, & des bains, soit que l'usage en fut réglé pour conserver la santé, ou pour la rétablir en cas de maladie. Le mot Chirurgie ne signifioit alors que l'œuvre de la main de la part du Praticien; ou bien un moyen de curation dans le cas, dit Hippocrate, où l'opération de la main, se borne à une seule section. Notre Auteur observe aussi que quand ce divin vieillard vouloit caractériser un Médecin opérant, il employoit la phrase, Ι'ατὴρ ou χειρίζω, ce en quoi Galien le suit exactement. Ce dernier remarque aussi que de son temps il y avoit déjà à Rome des hommes qui

faiſoient uniquement des opérations non par un droit légal, (la loi n'avoit encore rien décidé ſur ce point), mais par un uſage inſenſiblement établi. On leur donnoit à tous le nom de *Medici ;* les Hiſtoriens ont reçu le même terme employé par les Empereurs, & les Juriſconſultes. Les monumens de l'Hiſtoire ancienne & moderne de la France s'accordent avec les autorités que nous venons de citer. Alcuin, principal Directeur des écoles que Charlemagne avoit établies dans ſon palais, employa également le mot *Medici* pour ſignifier tous ceux qu'on comprend aujourd'hui ſous le nom de Médecins, & Chirurgiens ; c'eſt ce que l'on peut voir dans les vers ſuivants :

Accurrunt Medici mòx Hippocratica tecta.
Hic venas findit, herbas hic miscet in ollà,
Ille coquit pultes, alter sed pocula perfert.

Et en ce cas Alcuin ſuivoit une coutume reçue & qu'on ſuit encore aujourd'hui quand on donne le titre de Docteur à un homme adonné à la pratique d'une des moindres parties de l'Art de guérir.

Il conste de tout ce que nous venons de dire que ſi les Anciens ont indiſtinctement donné les noms Ἰατροὶ & *Medici*, à ceux qui prati-

quoient l'Art dans tout ſon enſemble, comme à ceux qui ſe bornoient à l'exercice de quelques-unes de ſes parties, ils n'ont jamais cru que tous méritâſſent la même conſidération, & la même confiance; si non ils n'euſſent point ajouté au terme générique aucune épithète qui en reſtreignît la valeur. Il falloit bien que la choſe fut ainſi; autrement, obſerve le Continuateur de l'Hiſtoire de la Chirurgie, qu'on doit d'autant plus croire, qu'il profeſſe cet Art; il ſeroit ſouvent arrivé que les malades mandâſſent un Médecin de la claſſe de ceux qui ne donnoient que des conſeils, quand ils auroient eus beſoin d'un Médecin qui agît, un Médecin Diététiſte par exemple qui n'auroit pu que régler le régime, quant il leur auroit fallu les ſoins réels d'un Médecin-Chirurgien, qui remît une fracture ou replaçât un inteſtin ſorti.

La Chirurgie, pour nous en tenir à cette partie intéreſſante de l'Art de guérir, doit beaucoup à ceux qui ſe ſont ainſi occupés de quelques-unes de ſes branches. Celles-ci devenues ſingulièrement fécondes entre leurs mains, ont germé abondamment, & ont donné des fruits d'autant meilleurs que l'obſervation & l'expérience avoient contribué à leur parfaite maturité. Ainſi Magati, dans ſon excellent Ouvrage *De rarâ medicatione vulnerum*, a poſé les baſes

les plus ſolides du traitement des plaies. Cet Auteur, infiniment profond dans l'hiſtoire de tout ce qui a rapport à ce genre d'affections, a parlé le vrai langage de la Nature. La réunion des bords de la plaie, ſelon lui, eſt l'ouvrage de celle-ci : *imò*, dit-il, *adeò sollicita eſt de unione ſolutarum partium, ut ejus gratiâ non rarò de proprio partis alimento ſubſtrahat.* Toutes les obſervations de cet illuſtre Praticien ſur ce genre de léſion, ſont marquées au coin de la plus exacte vérité; une fois l'inflammation ſurvenue, il veut qu'on diffère la recherche des corps étrangers, juſqu'au temps de la ſuppuration, qui ſouvent les chaſſe au-dehors avec les matières purulentes. Ayant plus d'une fois obſervé combien les panſemens réitérés fréquemment, nuiſoient tant au mécaniſme de la coalition, qu'à celui de la cicatriſation des plaies; il défend expreſſément leur multiplicité, à moins que quelques circonſtances facheuſes n'y déterminent dans un cas imprévu. *Nos enim*, dit-il, *aſſerimus longè feliciùs curationis ſcopum attingi, ſi quàm rariſſimè vulnera ſolvantur ac deligantur, niſi ſuperveniens aliquod malum ad ſolutionem nos cogat.* Ayant obſervé combien une chaleur modérée importoit au travail de la ſuppuration, & que celle-ci étoit d'autant plus abondante, & de meilleure qualité, qu'on

renouvelloit moins fréquemment l'appareil, il conſeille de panſer les plaies qui ne ſont d'ailleurs compliquées d'aucun accident, que le plus rarement qu'il eſt poſſible; évitant d'y introduire aucune tente, ni aucun bourdonnet, qui en en tenant les lèvres écartées, non-ſeulement s'oppoſent à une prompte réunion, mais encore comme autant de corps étrangers, deviennent cauſe d'une irritation qui attire des accidens & éloigne le terme de la guériſon. C'eſt ce qu'il obſerve judicieuſement dans l'endroit de ſon Ouvrage, où après avoir parlé de tous les inconvéniens, il termine en diſant, *omitto quòd turundæ ac linamenta curationem protrahunt, quoniam hoc aliquibus placet : mira turundarum virtus; vulnus replent cui adhibentur, & crumenam exhauriunt quam nec tangunt.* Mais notre Obſervateur, tout en rejettant l'uſage des tentes & des bourdonnets, les conſeille prudemment aussi, quand il s'agit d'extraire les corps étrangers, ou qu'il faut retarder la cicatrice d'une plaie ancienne qui ſert d'égoût à quelque humeur morbifique. Le pus forme le pus, c'eſt un adage reçu parmi ceux qui ont écrit les premiers ſur le mécaniſme de la ſuppuration. Les panſemens fréquens où l'on abſorbe ſcrupuleuſement avec des bourdonnets ce beaume ſi précieux & ſi néceſſaire au travail de

la cicatrisation, ne peuvent donc que nuire en empêchant le dégorgement des vaisseaux, & en tenant ceux-ci dans un état d'éréthisme, voisin de l'inflammation. Observateur des moindres phénomènes relatifs aux plaies, Magati reprend les routiniers de son temps, qui sans autre principe qu'une aveugle imitation, tenoient fortement serrée la partie blessée, où unissoient les lèvres de la plaie, dans toute son étendue, au moyen de sutures, sans laisser aucun vuide par où le pus excédent put s'évacuer. Du général, il descend au détail, il parcourt les plaies dans les différentes régions du corps, en développe les phénomènes & les accidens qui peuvent s'ensuivre, & prescrit pour chacune une règle de conduite telle que ceux qui lui ont succédé & qui même ont écrit le plus récemment sur cette matière, auroient à s'énorgueillir d'avoir puisé à sa source, s'ils avoient pour un si grand Maître la même déférence que nous.

C'est à des observations également suivies sur les affections de l'œil, quon doit cette riche moisson de moyens propres à leur opposer dans les différens cas qui selon leur gravité, constituent autant de maladies particulières. Ici l'opérateur, d'une main assurée perce ou incise la sélérotique ou la cornée, traverse les hu-

meurs, & parvenu au criſtallin devenu opaque, il le déprime ou l'extrait avec une adreſſe merveilleuſe, & ainſi fait jouir de la lumière celui qui en étoit privé depuis longues années. Là il ouvre l'iris, fait une pupille où la Nature préoccupée, a pour ainſi dire oublié de perfectionner ſon ouvrage ; & par une heureuſe témérité il met l'homme à portée de converſer facilement avec l'univers. Ailleurs, inſtruit du mécaniſme qui conduit les larmes dans leurs écluſes reſpectives, & guidé par des notions qu'il a empruntées des lois d'une hydraulique ordinaire, il ſait qu'il ne peut remédier à un larmoyement occaſionné par l'obſtruction des voyes de décharge, qu'autant que celle-ci ſont libres. Inébranlable ſur ſes principes, il attaque le mal à ſa ſource, invente des moyens pour s'ouvrir un chemin à travers les obſtacles ; des ſtilets, des ſondes, des canules ſont paſſés dans les conduits naturels ; il y entraîne des fils, des mêches, & par des tentatives & des efforts bien ménagés & proportionnés aux réſiſtances, il parvient à s'ouvrir un chemin que les larmes ſuivent déſormais ; & ainſi, tariſſant un écoulement opiniâtre, il parvient à rendre au viſage un ornement dont il étoit depuis long-temps privé. Je vous appelle, Ombres errantes des Anel, des Maître-Jean, des Briſſeau, des Petit, des

Mauchart & autres Praticiens qui avez conſacré vos veilles à cette partie ſi intéreſſante de l'Art de guérir ; recevez de l'humanité, par mon foible organe, un juſte tribut de reconnoiſſance pour les inſignes bienfaits que vous lui avez rendus, tant pour les règles certaines que vous avez établies dans la pratique de ce genre de maladie, que par la théorie lumineuſe que vous avez élevée au milieu de l'obſcurité des temps où vous viviez.

Combien auſſi ne doit-on pas aux Praticiens qui ſe bornant à porter une main ſecourable aux femmes qui ont mérité le nom chéri de ceux qui rendent hommage à la Nature, celui de Mère ; & que tant de circonſtances rendent ſi ſouvent funeſtes aux perſonnes mal conformées, ou qui ſont aidées à l'époque critique de leur délivrance, par des mains ignares, & trop audacieuſes. Inſtruit de tout ce qu'offre la conformation naturelle du baſſin, n'ignorant aucun des vices qui peuvent en diminuer les dimenſions, connoiſſant les divers diamètres de la tête, leurs rapports avec ceux des détroits ; l'Acoucheur prudent travaille dans l'obſcurité, ſes doigts lui ſont autant de flambeaux à la lueur deſquels il découvre les obſtacles qui empêchent celle-ci d'avancer, la poſition peu favorable à ſa marche,

la réſiſtance qu'aucun moyen ne peut vaincre; & dès lors ſûr de lui, il tente des efforts dont l'ignorance eſt incapable, ou ſe détermine à des opérations graves pour ſauver la vie à la mère & à ſon fruit, qui alloient ſuccomber ſous l'incertitude d'une vaine attente. L'Art des accouchemens fournit ainſi mille reſſources à ceux qui s'en ſont profondément occupés, & qui ne s'en tiennent point à une dénomination vague, & que le vulgaire ne donne que trop ſouvent aux routiniers qui conſidèrent leur état non d'après les faits dont ils l'ont enrichis, mais d'après le ſalaire qu'ils en tirent; & qui ne penſant qu'à faire agir leurs mains, oublient les motifs qui ſeuls devroient les guider. C'eſt aux hommes de génie que la Nature avare ſème de temps à antre ſur ce globe, & que ſouvent la mort moiſſonne trop promptment au détriment de l'humanité, que nous devons ces détails minutieux pour l'ignorant, mais toujours néceſſaires pour l'homme inſtruit, qui ſait à combien d'accidens mène ſouvent l'oubli des moindres preceptes. C'eſt ainſi que les Mauriceau, les Deventer, les Chapman, les Levret, les Rœderer & les Hunter ſe rendirent recommandables, non-ſeulement par leur pratique raiſonnée, mais encore par les élèves qu'ils formèrent & qui propagèrent leurs doctrines dans les diffé-

rentes contrées de l'Europe, & jusques dans les pays les plus éloignés.

L'art de soustraire la cause de ses maux à l'homme qui comme un autre sysiphe, roule par-tout le rocher sous le poids duquel il doit un jour succomber; la Taille ne doit l'état de perfection où elle est aujourd'hui, qu'au zèle concentré dans une famille entière où elle a demeurée pendant plusieurs siècles. Quoique l'Histoire nous ait conservée quelques notices d'un certain Ammonius qu'on disoit posséder les moyens de casser la pierre la vessie, pour en retirer les fragmens sans aucune lésion de celle-ci, & que par cette raison ou l'ait appellé Lithotome, ou Coupeur de pierres; cependant on sait que l'opération de la lithotomie, telle qu'on la pratique aujourd'hui, étoit alors entièrement ignorée. Hippocrate, dans ses Ouvrages, ne parle d'une méthode que pour la dissuader, à ses éleves. *Neque verò calculo laborantes secabo*, leur faisoit-il jurer : *sed magistris ejus peritis id muneris concedam ;* Celse cependant eut de cette opération une toute autre opinion, & envisageant moins funestement ses suites, lorsqu'elle étoit faite avec réflexion d'après les notions que la connoissance alors reçue des parties pouvoit suggérer, il développa ses moyens, & en fit

une

une méthode ſi bien combinée que ſes ſucceſſeurs crurent devoir lui donner ſon nom pour la caractériſer. Jean *Des Romain*, après une longue ſuite de ſiècles, revint ſur elle, & découvrant beaucoup d'inconvéniens dans les préceptes reçus, il imagina la méthode du grand appareil, qui fut la plus en vogue, juſqu'au commencement de ce ſiècle. Celle-ci devint en quelque ſorte le domaine de la famille de Colot, juſqu'au temps où parut Frère Jacques de Beaulieu, qui devoit être pour d'autres, la ſouche d'une nouvelle célébrité. La taille entre les mains de ces Opérateurs, devint une pratique aſſurée & certaine, un moyen puiſſamment ſalutaire qui ne fructifioit que dans le champ des Colot. Cette famille jalouſe d'en conſerver la récolte, épioit, obſervoit & recueilloit tous les faits qui pouvoient tendre à en aſſurer l'efficacité, & par une ſuite d'obſervations, elle parvint à rendre ſa méthode tellement heureuſe, que la plupart des pierreux lui venoient de toutes les parties de l'Europe. La méthode latérale en paroiſſant à cette époque où les moyens ſurpaſſoient, pour ainſi dire, l'Art, ne fit que lui aſſurer une plus grande certitude. A la famille des Colot, ſuccédèrent les Raw, les Cheſelden, les Morand, les Moreau, les Haukins, les Le Cat, & tant d'autres

grands-hommes, qui, le ſcalpel à la main s'inſtruiſant des parties qu'on pouvoit inciſer, comme de celles qu'il falloit éviter, mirent une telle certitude dans leurs procédés, qu'il étoit impoſſible de ſuivre une route différente, quand on s'y étoit bien exercé. La veſſie fut attaquée dans toutes les régions où elle étoit attaquable, ſon racorniſſement comme ſon trop grand volume, les engorgemens & obſtructions dont étoit travaillé ſon col, rien n'apporta obſtacle, & la main hardie de l'Opérateur en ſe frayant la route jugée la meilleure, parvenoit à débaraſſer l'homme de la cauſe des maux cruels qu'il avoit juſqu'alors trop patiemment endurés. Ainſi des ſoins, une application, & une pratique continues parvinrent à répandre ſur une cauſe ſi fréquente, & ſi cruelle de nos maux, des notions heureuſes qui devoient être ſi favorables à la poſtérité, & dont l'ignorance fit deſcendre prématurément tant de victimes au tombeau.

Les maladies relatives aux dents, & auxquelles on ne peut remédier qu'en faiſant quelques opérations ſur elles, ſont ainſi devenues le domaine d'une claſſe choiſie d'hommes, qui les conſidérant ſous toutes leurs faces, en ont développé la théorie, & aſſuré la pratique. Scrupuleux obſervateur des rapports que les dents notavec les parties environnantes, ils ont trou-

vé dans quelques-unes d'elles, la cause de plusieurs inflammations habituelles des yeux; des engorgements, & des dépôts dans le sinus maxillaire; & par une conséquence justement déduite, ils ont vû dans leur extraction le moyen le plus certain de guérison, ils s'y sont déterminés, & le succès a couronné leur entreprise. L'esprit de combinaison & d'observation, si fécond en recherches & en inventions, leur a fourni des moyens efficaces pour réparer la perte de ces instrumens mécaniques, que la Nature prévoyante a placés dans la bouche, pour des fins nécessaires à la mastication; et ainsi ils sont parvenus par d'autres artistement placées, à rendre au visage un de ses plus grands agrémens, & à fournir aux facultés digestives, une puissance efficace au grand travail de la digestion. Peu effrayés des obstacles qu'apportoit la perte totale de ces organes, ils ont conçu & formé une suite de dents entières, qu'ils ont unies par des ressorts propres à céder aux mouvemens des mâchoires; & par cette invention, ils ont, en quelque sorte, rajeuni des vieillards, en leur procurant le plus bel ornement de la puberté. Mécaniciens adroits & inventifs; il ont imaginé des instrumens pour boucher les ouvertures du palais, suite des maladies précédentes; & ainsi ils ont rétabli la

parole, & facilité les opérations de la digestion.

C'eſt aux Chirurgiens d'armées qu'on doit ces observations lumineuses, qui en établissant le vrai caractère des plaies d'armes à feu, en offrent auſſi la méthode curative, la plus certaine. Ce genre de plaie qui par la commotion dont il eſt toujours accompagné, offre un caractère de complication qu'on rapportoit autrefois à la vénénosité des balles de plomb, plus étudié qu'il ne l'a jamais été, offre des indications réelles, qui bien saisies mènent à grands pas à la guériſon. Ici pour s'opposer à un engorgement, à une inflammation violente, il faut des inciſions profondes, au moyen desquelles on puiſſe facilement remédier à des étranglemens, aller à la recherche des corps étrangers, des balles, des portions de vêtemens, des eſquilles mêmes, qui, détachées des os, excitent par leur préſence une continuelle irritation. Là dans les circonſtances les mêmes en apparence, il faut s'en abſtenir; le déſordre provenant d'un affaiſſement, d'une inertie locale occasionnée par la ſecouſſe et l'impreſſion vive qu'ont reçu les gros troncs des nerfs qui vont ſe diſtribuer à la partie engorgée. Praticiens, qui vous êtes trouvés dans de pareilles circonſtances, rappellez-vous les maux fâcheux

dont a été suivi l'oubli de ce qu'offre d'intéressant de pareilles observations. Ici la timidité a laissé le mal à lui-même, & l'engorgement que des incisions profondes & dirigées selon les notions d'une anatomie scrupuleuse, eussent facilement dissipé, devient aussi funeste qu'une autre qui est la suite de la commotion, & auquel on ne peut remédier que par une prompte amputation. La trop grande promptitude a osé retrancher un membre nécessaire, dans une circonstance critique où on le pouvoit conserver & a, par une pareille témérité, exposé les malheureux blessés aux hasards d'une mort plus assurée, ou réduit à l'impuissance de servir sa Patrie, l'homme courageux qui brûloit de la défendre. Combien, si nous voulions entrer dans les détails, ce champ ne nous fourniroit-il pas d'argumens propres à prouver l'importance d'une application particulière aux différentes branches du grand Art de guérir. C'est la répétition des faits qui mène à la vérité; le jugement sépare les unes des autres les incohérences,& réunissant en un seul faisceau les rayons éparpillés de lumière, il écarte tout ce qui pourroit en ternir la splendeur. Ainsi l'Art reçoit ce dégré de certitude qui l'a fait valoir dans les siècles les plus reculés, qui le fait priser, dans celui-ci, où le génie fécond de

l'homme, en harcélant la Nature, l'a forcée de s'expliquer sur un grand nombre de ses opérations les plus secrettes, et qui le fera peut-être encore diviniser par les races futures, qui appréciant la valeur de ceux qui s'y livrent avec les talens & la grandeur d'ame qui comporte un aussi noble exercice, sçauront encore mieux les récompenser.

C'est dans les grands hôpitaux où le néophyte peut réellement prendre les notions de son Art; ce que l'on appelle la grande Chirurgie, qui consiste dans la pratique des opérations majeures, est, ou devroit y être faite, d'après les lumières acquises par les nouvelles observations, quand sur-tout celles-ci auroient le degré d'évidence que doit comporter une épreuve faite sur le malheureux qui vient y chercher un secours réel à ses maux. Cependant par une fatalité singulière, c'est précisément là le plus souvent où l'on reçoit les plus mauvais principes; la pratique y devient une routine, & le maître n'ayant qu'une froide surveillance sur l'elève, celui-ci devient un ouvrier, qui sans principes ni raison, applique ses topiques, comme un manœuvre le feroit en l'absence du maître qui l'auroit employé. J'en appelle à ceux qui ont suivi la pratique des grands hôpitaux de cette ville, où moi-

même dans ma jeunesse, entraîné par le courant, j'ai mis routinément la main à l'œuvre pendant plusieurs années ; à ceux même qui ont fréquenté les hôpitaux si renommés de Londres, où il m'a paru qu'on avoit plus pensé à loger les malheureux qu'à les soigner. Quels procédés ! quel oubli de principes ! & à quelles suites fâcheuses il a donné lieu ! Aussi les sources qui auroient dû ici fournir le plus au développemeut de l'Art, sont-elles celles qui y ont le moins contribué, & les maîtres le plus souvent choisis par des hommes pieux à la vérité, mais peu faits pour connoître le mérite, en vieillissant dans leurs anciennes habitudes, n'ont fait que de mauvais élèves, qui leur sont inférieurs encore, & à qui on peut appliquer ces vers d'Horace :

Ætas parentum pejor avis tulit.
Nos nequiores mòx daturos.
Progeniem vitiosiorem.

Puisse dans ce nouvel ordre de choses, que présente la régénération actuelle de la France, la cause du malheureux ètre si bien traitée, qu'il trouve désormais dans les hospices de charité, un azile qu'il ne redoute plus, & l'élève une instruction & une pratique qui puisse ger-

mer au bien commun de l'humanité. Ces notions premières, mises en avant, passons à notre objet principal, qui est qu'établir un enseignement uniforme pour tous ceux qui se destinent à l'Art de guérir, c'est se conduire au préjudice de l'humanité.

SECONDE PARTIE.

I I.

Si pour acquérir les connoiſſances que chaque partie de la Chirurgie ſuppoſe, il faut une étude particulière & ſuivie ſur elle, qu'une connoiſſance générale & une pratique l'Art, autant étendue qu'il eſt poſſible de les avoir, ne ſauroient jamais donner, s'il eſt reconnu qu'avec ces notions particulières des hommes de génie ont mérité de la Patrie par les lumières qu'ils ont répandues ſur l'Art, en rendant ſes branches plus propres à s'étendre, & émondant les rejetons qui n'auroient produit que de mauvais fruits; l'on ſera naturellement porté à en particulariſer l'enſeignement dans la théorie, comme l'exercice dans la pratique. Depuis peu cependant des hommes choiſis pour faire un nouveau Code dans l'Art de guérir; & meſurant trop ſans doute leur capacité à celle du plus grand nombre, ont non-ſeulement propoſé de lier toutes ces branches au tronc, pour n'en faire qu'une ſeule tige; mais encore ils ont été juſqu'à établir qu'il falloit faire un ſeul tout de ceux qui s'occupent des moyens de ſubvenir à l'humanité ſouffrante. Sous prétexte que l'organiſation du corps étoit une, que les diverſes

affections contre nature auxquelles cette organisation l'exposoit, dérivoit de loix générales qui étoient les mêmes, que le mécanisme de la guérison dépendoit d'une autocratie unique, & que les limites qui séparoient les deux professions reconnues dans l'Art de guérir, la Médecine & la Chirurgie, étoient sujettes à variation, qu'elles étoient tantôt en deça, & tantôt au-delà de la ligne de démarcation qu'on avoit établie; qu'en un mot les maladies internes & les externes, étaient réciproquement cause & effets les unes des autres; on a voulu regarder l'Art comme un tout indivisible dans la théorie, comme dans la pratique; & ceux qui s'y adonnent comme devant avoir les mêmes prérogatives & la même liberté dans l'exercice. Mais une pareille assertion, qu'on ne peut appuyer dans la théorie, que par des argumens généraux, ne sauroient se soutenir dans l'état actuel où sont portées nos connoissances. Les facultés de l'homme étant bornées, l'étude qui mène à la perfection d'une science quelconque doit être circonscrite, autrement l'on s'égare, & pour vouloir trop embrasser, on finit le plus souvent par ne rien retenir. Hippocrate, ce génie rare, qui réunissoit toutes les notions acquises de son tems sur l'Art de guérir, commence ses Aphorismes, qu'on peut regarder

comm eautant d'adages établis ſur ſes obſervations en diſant : ο' βὶος βραχὺς, ἡ δὲ τεχνὴ μακρὴ, ἡ δὲ πεῖρα σφαλερὴ, *vita brevis, ars longa, experimentum periculoſum.* En s'exprimant ainſi, il ſentoit que la vie de l'homme ne pouvoit ſuffire à l'étude d'un Art ſi long, d'un Art dont le ſujet offre tant de variations qui rendent les circonſtances, en apparence les mêmes, ſi différentes les unes des autres : & aujourd'hui l'on propoſe de confondre toutes ces connoiſſances, & de ne faire qu'un corps de doctrine, de réunir les ruiſſeaux qui fertiliſoient le grand champ de l'Art de guérir, & d'en former un ſeul fleuve, où viendroient puiſer indifféremment ceux qui ſe deſtinent à la culture de quelques portions détachées. Sous prétexte que nous naiſſons tous égaux en droits ; on veut auſſi nous faire vivre égaux en facultés, & aboliſſant tous les moyens les plus sûrs pour en faire acquérir à ceux qui auroient quelqu'amour de la Science ; on ſappe l'Art juſques dans ſes fondemens, en excluant des écoles, même des réceptions, le langage qui nous ouvre des tréſors de l'antiquité, qui actuellement même nous fait communiquer avec tous les Savans de l'Europe, rend leurs poſſeſſions & leurs découvertes, notre domaine, & fait de ceux qui pratiquent l'Art par-tout, une famille dont les individus

peuvent s'entretenir par un idiome commun. O vous, Pères de la Patrie, Législateurs intègres, & vous, intéressés aux progrès de l'Art, qui, unis à eux, allez bien-tôt prononcer sur tout ce qui a rapport à l'instruction & aux Sciences, objets si intéressans à notre bonheur, & qui a tant illustré la France ; que de raisonnemens spécieux, vagues, & appuyés sur aucune base fixe, ne vous fassent point illusion ; n'ôtez point à l'Empire Français le droit d'éclairer encore l'univers, lui qui fût & qui est plus que jamais, aujourd'hui un exemple à suivre à toutes les nations qui prétendroient à sa gloire. Gardez-vous pour l'avancement de l'Art, pour le bonheur de ceux qui dans leurs maux, en éprouvent les salutaires influences, de ne faire qu'un seul champ que tout le monde puisse cultiver, & assurez sur des bases plus stables qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent, les propriétés de ceux qui pour bien mériter de l'humanité, ont consacré leurs veilles à une étude aussi pénible, aussi rebutante, aussi pleine d'obstacles, & aussi prodigieusement étendue que celle du grand Art de guérir. Méditez bien cette proposition du Projet de Décret qu'on vous présente, pour tous ceux qui voudroient mettre ses règles en pratique : *Les études, les épreuves, les droits & les devoirs seront les*

mêmes pour les uns que pour les autres, sans aucune distinction quelconque, & voyez si elle ne porte pas avec elle l'extinction de toute émulation, en ôtant à ceux qui nés, avec des facultés physiques & intellectuelles, peuvent tout faire pour parvenir au dernier degré des connoissances qui leur sont nécessaires, & voulant donner des moyens à d'autres, qui dépourvus de tout, ne peuvent que s'en tenir aux légères notions qui sont relatives à leur objet.

L'Art est long & la vie est courte. Nous revenons sur cet Aphorisme d'Hippocrate, qu'on ne sauroit trop méditer, pour confirmer encore plus la nécessité d'abstraire dans l'Art de guérir, si l'on veut avoir des hommes propres à l'exercer. Nos prédécesseurs, dans un tems où les connoissances qui le constituent, étoient loin d'être aussi étendues qu'elles le sont aujourd'hui, en séparèrent la pratique en deux professions distinctes, la Médecine & la Chirurgie. Que cette division ait été faite d'abord dans les livres, ou qu'elle soit le résultat du choix de ceux qui invoquèrent les secours de l'un ou de l'autre, il n'en est pas moins vrai qu'elle fut légalement reconnue en France du tems de Saint-Louis, par la fondation du Collège de Chirurgie, à la sollicitation de Pitard, son Chirurgien, & par les Loix & Statuts qui fu-

rent promulgués & ratifiés par Philippe-le-Bel.

L'Université, qui s'étoit formée bien avant, conservant toujours les Médecins qu'elle avoit dans son sein, il se forma dès-lors deux Professions distinctes, qui eurent juridiquement chacune leurs Loix & leurs réglemens, & qui ont continué de les avoir jusqu'ici, dont l'une la Médecine, s'occupe des affections tant internes qu'externes, qui exigent l'emploi des médicamens pris intérieurement, & l'autre, la Chirurgie qui traite de toutes celles qui demandent l'emploi des topiques, de la main, ou des instrumens. Ce partage de la science offre à chacun des aspirans une suite d'études différentes, & qui sont en quelque sorte aussi isolées que leur objet, comme on le verra par ce que nous allons dire de chacune, à commencer par l'Anatomie.

L'Etudiant en Médecine ne doit chercher, dans cette science, qu'à se procurer une notion générale des grands ressorts qui font mouvoir chaque partie de la machine. Il y doit profondément étudier les puissances d'où dérivent les facultés vitales, naturelles & animales, aussi bien que les grands départemens de la sensibilité, & non s'arrêter aux détails minutieux, relatifs aux rapports de proximité qu'ont

les parties entr'elles, comme le Chirurgien, qui devant sonder avec un fer salutaire ou homicide, selon qu'il est dirigé, des régions où il doit aborder, n'en sauroit par cette raison trop bien connoître la topographie. Ainsi pour l'un l'Anatomie doit être exacte, minutieuse, & lui offrir des détails, & pour l'autre elle doit être libre, dégagée de toutes entraves, & ne pré-présenter que des masses & des grands points de ralliement. Le Médecin, continuellement occupé à remédier aux maux cachés que peuvent éprouver les organes destinés à l'exercice des fonctions, ne sauroit trop bien connoître le mécanisme de ces derniers. Aussi l'étude des viscères est-elle en quelque façon son domaine, il doit se la rendre d'autant plus familière qu'elle importe beaucoup à l'explication des phénomènes naturels & contre nature qu'on observe chez l'homme en santé, comme en maladie. Le Chirurgien, au contraire, n'ayant à travailler que sur ceux, peu nombreux, qui sont exposés à l'action des instrumens qu'il dirige, doit spécialement borner son étude à eux, & particularifer ses recherches sur l'extérieur du corps, sur les os, les muscles, les ligamens, les aponevroses, les membranes & les vaisseaux qui se portant aux membres, peuvent être lésés par ses instrumens, ou fortuitement par les causes

extérieures. Les notions de Phyſique & de Chymie animale, lui deviennent moins néceſſaires parce que sa pratique ayant plus lieu ſur le ſyſtême des ſolides que ſur celui des fluides, l'application de ces ſciences, devient moins fréquente. Mais auſſi la Mécanique lui eſt-elle indiſpenſable, non-ſeulement pour bien concevoir le jeu des membres, les forces qui les font mouvoir, mais encore la meilleure manière d'employer les puiſſaances qui pourroient les replacer dans le cas où ils auroient été luxés, & pour inventer de nouveaux moyens, dans les circonſtances où ceux déjà trouvés, ne ſauroient remplir ſes vues.

La Chymie & la Pharmacie ne ſauroient être trop étendues pour le Médecin. C'eſt dans les laboratoires où l'on décompoſe les trois règnes de la Nature, où les corps ſucceſſivement réduits à leurs véritables élémens, offrent à l'Obſervateur lès principes de chaque choſe, & les qualités qu'ils ont, réduits à cette ſimplicité, qu'on peut prendre des notions réelles ſur la compoſition animale, & ſur les différens changemens que les mouvemens fermentatifs y amènent, & auxquels juſq'à préſent la Médecine ſeule a remédié. C'eſt également dans ces mêmes lieux, où le néophyte apprend à connoître les différentes ſubſtances

cxraite

extraites de tous les corps de la Nature, les diverses qualités physiques qu'elles ont ou qu'elles peuvent acquérir, par sucession de tems, celles au contraire qu'une mixtion nouvelle leur concilie, les changemens qu'elles peuvent éprouver lorsqu'on les prend intérieurement, ou qu'on les applique au-dehors, & les effets qu'elles peuvent opérer sur les organes, dans le cas où on les prescrit pour répondre à une indication médicale. Mais ces deux sciences sont loin d'offrir le même intérêt au Chirurgien, qui s'en tient à sa profession, & qui s'honore de son exercice. Quelques notions de Chymie lui suffisent, & avec une connoissance générale des plantes les plus usuelles qu'il doit employer en topique ou intérieurement, il fournit aux indications les plus ordinaires & les plus urgentes.

La Botanique est, pour ainsi dire, le domaine héréditaire du Médecin, c'est un bien dont l'antiquité la plus reculée l'a en quelque sorte mis en possession, il l'a cultivé long-tems comme sa propriété, & il y a puisé dès l'enfance de l'Art, un de ses principaux moyens. L'usage que l'homme, dès l'origine du monde, fit intérieurement des plantes comme substance alimentaire, le bien ou le mal que quelques-unes d'elles occasionnèrent dans telles ou telles circonstances, du-

rent fixer l'attention des Praticiens, & les arrêter à un moyen de guérison si généreusement offert par la Nature dans les tems où l'on n'avoit pas encore déchiré les entrailles de la terre pour y puiser des substances beaucoup plus efficaces. Nos premiers pères y avoient recours pour les affections externes; ainsi Achille au siége de Troyes, guérit Thélephe avec la millefeuille, qu'on a depuis appellé *Achillæa ;* & Virgile, en parlant d'Iapis, qui pansa les plaies d'Enée, dit de lui qu'Apollon, qui l'aimoit beaucoup, avoit voulu lui donner la science des augures, l'art de pincer la lyre, & de bien tirer l'arc; néanmoins, observe le Poëte :

Ille ut depositi proferret fata parentis
Scire potestates herbarum usumque medendi
Maluit, & mutas agitare inglorius artes.

Mais cette connoissance, dont on a depuis fait une science toute particulière, à ne la considérer que du côté de l'emploi qu'on en peut faire, doit être enseignée d'une manière infiniment plus étendue au Médecin qu'au Chirurgien, vu l'usage sans bornes qu'il en peut faire; aussi un enseignement commun ne pour-

roit-il tourner qu'au désavantage commun de tous deux.

Ce que l'on comprend vulgairement sous le nom d'Institutions, dans l'Art de guérir, la Physiologie, la Pathologie ; l'Hygiene & la Thérapeutique, n'ont rapport qu'à l'instruction proprement Médicale. Les connoissances qu'on prend dans ces différentes parties, supposent une étude profonde dans la Mécanique, la Statique, l'Hydraulique, la Chymie & la Météorologie. L'histoire de l'air, elle seule, offre une foule de points intéressans, sur les effets de l'atmosphère, comme contribuant à maintenir le corps dans l'état de santé, comme occasionnant un grand nombre de maladies, ou devenant pour lui un remède efficace. Or combien de détails ne doivent pas présenter les autres, considérées d'une manière isolée & selon l'étendue nécessaire pour en avoir une notion suffisante, mais inutile sous ce point à la pratique du Chirurgien. En effet il importe fort peu à celui-ci que les grands moteurs de la circulation dérivent de l'irritabilité du cœur, ou de l'influence nerveuse dans les fibres de cet organe ; que la digestion s'opère par un ferment, ou qu'elles soit le résultat d'une simple trituration, & autres questions intéressantes qui peuvent éclairer

le Médecin dans l'explication des faits pathologiques, comme dans le choix des moyens propres à y remédier; son Art, n'éprouve aucune atteinte de la non-solution de ces questions, sa certitude n'en est pas moins la même qu'il ignore ou non, l'emploi que la Nature fait de ses facultés digestives ou concoctrices, pour parvenir à la guérison. Les grands règles que que fournit la Thérapeutique & l'Hygiene pour éviter les maladies, où pour parvenir à leur guérison, ont également une application infiniment moindre en Chirurgie, qu'en Médecine, où le Praticien doit moins travailler de ses doigts.

La Pratique Chirurgicale est proprement le champ du Chirurgien, mais un champ qu'il ne cultivera avec fruit qu'autant qu'il prendra l'Anatomie, pour base de ses déterminations. Le sol en est si étendu que chacun pourroit y labourer avec profit pour l'humanité, si l'on étoit plus scrupuleux à ne recevoir que de bons ouvriers, & que ceux-ci s'occupâssent seulement aux objets de leur vocation. Mais l'esprit d'intérêt qui fait calculer l'état d'après le revenu qu'il produit à ceux qui l'exercent, ne porte que trop souvent les moins capables, à s'occuper d'une pratique qui leur est étrangère. L'histoire des

tumeurs, des plaies, des ulcères, des fractures, des luxations, celle des maladies chirurgicales qui demandent quelques opérations, les détails de ces mêmes opérations, les circonstances imprévues qu'on ne peut trouver exposées dans les livres, & que le hasard fournit journellement, sous les noms de Cas chirurgicaux, offrent une foule de connoissances, de détails & de variétés, qui font de leur ensemble, un Art très-vaste, & dans lequel un esprit ingénieux & fécond peut encore trouver beaucoup à découvrir, pour peu qu'il aime son état, & qu'il cherche à en reculer les bornes. La Pratique des Accouchemens, qui a occupé si avantageusement les grands-hommes qui s'y sont livrés, offre aussi dans ses détails un nombre infini de faits auxquels on n'auroit jamais pensé, si on l'eût toujours examinée comme une pure manœuvre à laquelle un jugement le plus commun pût suffire. Mais quelque propre que paroisse devoir être au Chirurgien, la théorie des maladies chirurgicales, le Médecin ne doit pas moins en avoir une notion générale ; car dans bien des cas, le traitement d'une affection réputée chirurgicale, doit plutôt être conduit d'après les principes de la Médecine, que d'après ceux de la Chirurgie,

A combien d'erreurs, par exemple, ne mène point le témoignage des ſens dans le traitement que demandent les affections traumatiques de la tête ! Tant d'objets ſe préſentent à la diſcuſſion, les combinaiſons deviennent ſi difficiles à faire, les règles les plus certaines ſont ſi ſouvent démenties par le ſuccès, qu'il ne reſte plus que les conjectures pour établir les indications. Or, qui pourra mieux tirer partie de ces conjectures que le Médecin dogmatique qui n'opérant la plupart du tems qu'à l'aide d'une ſévère diſcuſſion, eſt accoutumé à ſuivre la vérité avec le raiſonnement qui lui tient lieu de doigt. D'ailleurs pluſieurs maladies médicales paſſent ſouvent dans dans le domaine de la Chirurgie, & avant qu'elles ayent fait les progrès auxquels on ne ſauroit remédier, il faut que le Médecin puiſſe prévoir les ſuites, & appeler alors celui dont l'aide lui devient néceſſaire. Les notions générales qu'il eſt entré dans le Plan de la Faculté de donner à ſes Elèves, leur ſont plus que ſuffiſantes à cet égard. Non-ſeulement, de tout tems, elle les leur a donné en langue latine, mais encore elle a ouvert en faveur des Chirurgiens, un Cours en françois, où ceux-ci puſſent s'inſtruire dans les tems reculés, où les ſources de leur enſeignement étoient moins

multipliées. Ainfi, fi l'on peut taxer ici quelqu'individu d'ignorance, la faute eft particulière, & non dérivée du mépris où de l'infouciance de la Compagnie, pour une branche fi féconde du tronc primitif.

La Pratique Médicale eft entièrement du reffort du Médecin, le défaut d'éducation, même fouvent de moyens en ont jufqu'ici éloigné le commun des Chirurgiens, du moins dans l'ordre juridiquement reconue. Cette partie demandent une culture d'efprit qui développe les facultés, & leur donne cette ouverture, cette capacité de moyens propres à faifir les caufes cachées de la plupart des maladies, & menant le néophite par les voies des introductions auffi sûrement que par toute autre, quand une sylgiftique fuivie, l'a bien difpofé à combiner fes idées, il convenoit que ceux qui s'en occupent, cherchâffent dans leurs fucceffeurs ces qualités qui font le fruit d'une éducation foignée, & que l'étude des Humanité, & de la Philofophie peuvent feules donner. Auffi une des premières loix qu'ayent pofé les Facultés, eft l'exibition des Lettres-de-Maîtrifes aux Arts, qui peuvent les conftater. Tout donc a été prévu, rien n'a été négligé par ceux qui nous ont précédé;

mais le relâchement, l'oubli même des Réglemens, & osons le dire, le vil intérêt a fait fermer les yeux sur l'incapacité, l'ineptie même de ceux qui se présentoient; les Facultés sont devenues foraines; on y a acheté les titres comme à un marché; l'esprit de féodalité a revêtu ceux-ci d'une nouvelle authenticité, & dans la Capitale ou tous les désordres étoient à leur comble, on a vu se former un Corps nouveau de ces Médecins titrés, qui n'avoient que l'intrigue & l'argent pour acquérir de la célébritté.

La Pratique Médicale pour ceux qui veulent convenablement s'en occuper, exige une immense étendue de connoissances, & un jugement sain propre à discuter les faits cachés, & à les saisir aussi bien par l'esprit de conjecture, que par celui de l'observation. La vie de celui qui pratique doit être une étude continuelle, car il faut qu'il connoisse ce qu'on a fait avant lui, & ce qui lui reste à faire, pour parvenir à son but; ce qui suppose non-seulement une recherche profonde dans l'antiquité, mais encore la connoissance de tout ce que récèlent les magazins du tems actuel, chez nous, comme chez nos voisins. Ce sont ces vastes connoissances qui guident le vrai Médecin à travers le dédale tortueux de la pra-

tique, & l'habitude qu'il a contractée de les surmonter, qui le mettent à portée de décider s'il agira, comment, quand & avec quelle précaution il doit agir.

D'après les points généraux que nous venons d'offrir, comment regarder l'Art de guérir comme devant être enseigné d'après des bases uniformes pour tous! comment vouloir persuader que la pratique doive & puisse être confiée également à tous; comment croire qu'on pourra trouver assez de sujets convenablement favorisés de la Nature & des circonstances pour saisir également toutes les branches d'un enseignement commun, détaillé comme le demande chaque Profession particulière. La nécessité d'avoir des sujets en fera nécessairement admettre de médiocres; la perspective d'une fortune les attirera dans les villes capitales où ils auront un droit égal, celles-ci en regorgeront, & les campagnes & en seront dépourvues. La pratique alors dégénérera en un empirisme affreux, où l'effronterie tiendra lieu de savoir, & ainsi les sources de la vérité deviendront celles de l'erreur. Mais dans les circonstances actuelles où tout se régénère, où chacun veut éprouver les bienfaits d'une nouvelle naissance, où la liberté donnant un nouvel effort aux facultés, est un aiguillon à

tous, pour porter au plus haut leurs vues, peut-on croire que la volonté suffise pour remplir dignement un poste? Il s'en faut de beaucoup que ce soit l'esprit de la Constitution qui aujourd'hui gouverne la France ; mais comme dans tout objet de cupidité, l'homme se porte souvent à desirer plus qu'il ne doit obtenir, nous laissons aux Législateurs actuels à établir un milieu qui réprime les prétentions, & excite l'émulation. Détruire les abús, remettre les loix en vigueur, & sévir contre les infracteurs, sont les premiers pas à faire dans les réformes qui ont rapport au grand Art de guérir. Mais un objet pressant est d'établir une nouvelle forme dans l'enseignement, de ne confier celui-ci qu'à des maîtres choisis d'après les témoignages d'une capacité éprouvée, de les conserver un tems suffisant pour qu'ils puissent perfectionner leurs Elèves, & s'occuper eux-mêmes avec fruit de la fonction qu'un choix glorieux leur aura confiée.

O vous, jeunes Étudians, qui venez puiser aux sources fécondes qui ont contribué à développer le génie de tant de grands hommes, puissiez-vous trouver en moi les moyens que le desir de savoir vous y fait venir chercher. Choisi pour étendre vos facultés, & vous présenter une ins-

truction facile dans un Art auquel j'ai donné ma première jeunesse; j'ai cru que je devois vous faire voir les inconveniens qu'il auroit d'en confondre la théorie & la pratique avec celles des autres branches de l'Art de guérir, dans ce Discours purement introductoire, où ordinairement l'on ne traite qu'une question générale, relative à la Chirurgie. Je me propose, par la suite, d'entrer dans de plus grands détails, & de vous prouver par des applications fréquentes, que ne peut comporter ce Discours, la vérité des faits que j'ai cités. Fasse le Ciel que les moyens, loin de me manquer, surabondent, & dès-lors je compterai pour les plus heureux de ma vie, les momens que je vous aurai donnés.

